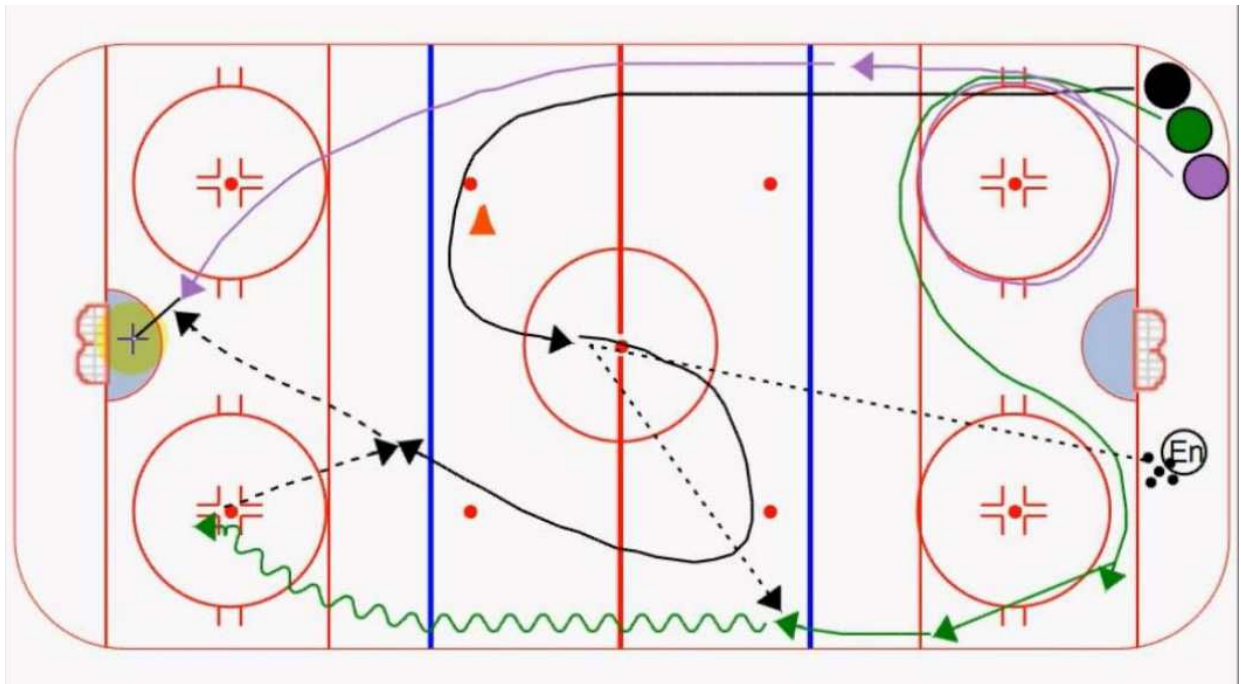


Lacan Quotidien



N° 842 – Lundi 3 juin 2019 – 11 h 18 [GMT + 2] – lacanquotidien.fr



Blanquer manager

EN AVANT

Éditorial

Le ministre Blanquer veut effacer le sujet de l'inconscient

par Pierre-Gilles Guéguen

Les neurosciences, outil managérial des « réformes Blanquer »

par Johan Faerber



ÉDITORIAL

Pierre-Gilles Guéguen

Le ministre Blanquer veut effacer le sujet de l'inconscient

Freud, dans *Malaise dans la civilisation*, écrit : « comme la civilisation obéit à une poussée érotique interne visant à unir les hommes en une masse maintenue par des liens serrés, elle ne peut y parvenir que par un seul moyen en renforçant toujours davantage le sentiment de culpabilité. Ce qui commença par le père s'achève par la masse » (1). Une interprétation possible de cet oracle concerne l'effet de massification et d'uniformisation apporté par un internet d'abord salué comme un outil d'échange des savoirs et qui, aujourd'hui, nous apparaît toujours plus comme un instrument de standardisation notamment des politiques d'éducation dans le monde entier.

La récente réforme de l'éducation voulue et dirigée par Jean-Michel Blanquer en est un bon exemple : plutôt que de chercher le système éducatif qui conviendrait à notre culture et à notre langue, elle tente d'importer des recettes venues d'ailleurs pour figurer en bonne place sur les classements des agences de notation internationales (2).

Insistance

Dans un avis rendu public le 6 février 2007, le Comité d'éthique s'élevait avec force contre l'idée qu'il pourrait exister un lien prédictif entre les troubles du comportement d'un très jeune enfant et le développement de conduites délinquantes en son adolescence. L'article de la journaliste Cécile Prieur, paru dans *Le Monde* du 7 février 2007, retraçait cet épisode du combat contre une expertise collective de l'INSERM de 2005 qui préconisait un dépistage systématique des très jeunes enfants considérés comme « perturbateurs ». Le collectif « Pas

de zéro de conduite pour les enfants de trois ans » allait obtenir gain de cause et le Comité rejeta en effet cette approche comme « réductrice des comportements humains » et « comportant un risque de stigmatisation ». La pétition lancée par le collectif avait été largement reprise par les médias. Le « monde psy » l'avait massivement approuvée. Elle avait ainsi réuni plus de 200 000 signatures. Question d'éthique donc, mais aussi d'épistémologie.

De nouveau en 2011, le ministre de l'éducation Luc Chatel – J.-M. Blanquer était alors directeur général de l'enseignement scolaire – avait tenté de remettre au programme de son ministère ce type d'évaluation et avait échoué sous la pression des syndicats. Il était entendu que l'évaluation scolaire donnerait lieu, dans les cas considérés comme « à risque » par les professeurs des Écoles, à une évaluation psycho-médicale. On voit déjà à l'œuvre ici le lien entre la psychologie comportementale et le système de santé – philosophie sans rigueur, mélangée à une éthique sans exigence et une médecine sans contrôle pour citer l'épistémologue Canguilhem, dans sa thèse « Le normal et le pathologique » (1943).



Aujourd'hui, après un petit démarrage expérimental de dédoublement des classes de maternelle et de primaire dans des zones particulièrement turbulentes de l'éducation nationale, on se félicite de ce qui – de toute évidence – ne pouvait que donner des résultats positifs pour des raisons de transfert des enfants à l'endroit d'enseignants, plus disponibles pour prendre en compte leurs particularismes.

Voilà qu'en 2019, la loi Blanquer pour « l'École de la confiance » – confiance en qui ? on se le demande ! – généralise l'école obligatoire dès trois ans et contraint les enseignants à procéder systématiquement par des tests d'écriture et de mathématiques à l'évaluation des très jeunes enfants. De nombreux enseignants se sont montrés récalcitrants et ont été menacés par la direction des ressources humaines du ministère de se voir imputés une faute professionnelle.

Pourtant, même si les enseignants se mobilisent, on est loin du vent de révolte qui avait soufflé en 2007. Comme si, de guerre lasse, la société se soumettait.

Symptôme

Tout récemment, à propos d'un jeune garçon de cinq ans, le père – en analyse depuis longtemps – m'annonçait que son fils, un peu lent à écrire malgré des résultats scolaires satisfaisants avait été signalé du fait qu'il n'arrivait pas à terminer les tests à la vitesse moyenne et donc avait un score insuffisant. Peu après, la psychologue scolaire convoquait les parents : « Votre fils souffre de dyscalculie, dysorthographe, sans doute de diplopie. Il faudrait le faire suivre par des spécialistes (orthophoniste, orthoptiste, psychomotricien) et en plus par un psy. Le psy coûte cher, affirmait-elle, je vous conseille donc de demander des aides pour handicapés (*sic*) ».

Faites confiance, payez et voyez votre enfant stigmatisé à vie ! Les parents angoissés ne savent comment répondre : ou bien vous refusez ces « aides », mais votre fils sera de toute façon signalé aux professeurs et vous passerez pour des parents coupables d'avoir refusé des soins nécessaires à votre enfant, ou bien vous les acceptez et il sera marqué à vie ! L'école de la confiance, supposée « aider » les enfants désavantagés (3), prétend bien entendu faire cela pour leur bien, selon les principes dont Stanislas Dehaene et Lionel Naccache se font les ardents propagateurs avec la complicité des médias.

Et voici comment les recommandations de l'INSERM qui avaient scandalisé le monde des pédopsychiatres et des psychologues s'occupant d'enfants, chassées en 2007 par la porte, reviennent aujourd'hui par la fenêtre, grâce à l'École dite « de la confiance » qui fait confiance au cognitivo-comportementalisme parfumé de « neurosciences ».

Le sujet

Cela peut sembler anecdotique, mais ne l'est nullement. C'est un grave symptôme du malaise dans la civilisation touchant la société française. Au deux extrémités de l'enseignement secondaire, on en voit le signe : normalisation des enfants dès la maternelle avec ségrégation des moins aptes et, en Terminale, tentative de suppression de l'étude en philosophie de l'inconscient et du travail.

Pour nous psychanalystes, c'est de l'éradication du « sujet » qu'il s'agit dans les deux cas. Tentons de redonner à ce terme, souvent banalisé, toute sa force : ce n'est rien moins que le gond sur lequel repose la psychanalyse toute entière car *sujet* veut dire en psychanalyse « sujet de l'inconscient ». Freud l'avait découvert, Lacan lui a donné sa formalisation de sujet punctiforme et évanouissant.

Je me contenterai dans le cadre de ce bref exposé de rappeler que, pour la psychanalyse depuis Freud et pour la philosophie, le sujet de l'inconscient est le point central sur lequel s'appuie l'excentration de l'homme de son monde. « Je est un autre », disait déjà Rimbaud. C'est en effet ce que Lacan a d'abord repéré à partir des études éthologiques : l'homme n'a pas d'instinct, rien qui le guide vers le partenaire ou la partenaire. Puis il a tenté de trouver dans la formalisation que lui apportait la période structuraliste un fondement « scientifique » à la psychanalyse et il concluait d'une longue réflexion que la psychanalyse n'était pas une science, mais qu'elle était – pour reprendre une heureuse expression de Jacques-Alain Miller – « dans le train de la science » et qu'elle visait notamment à traiter les déchets de la science que sont les multiples objets de jouissance que la technologie impose. Là où les sous-produits de la Science prescrivent la massification angoissante des jouissances contre laquelle les communautarismes constituent des recours défensifs, la psychanalyse tente d'éveiller chacun qui s'y prête à sa singularité.

Ouverture

L'un des défis fondamentaux pour la psychanalyse d'aujourd'hui est de savoir si elle parviendra à survivre à l'invasion des dites « neurosciences ». Soyons clairs : la psychanalyse, « la vraie » comme disait Lacan, n'a rien contre l'exploration par l'imagerie du cerveau humain ni contre les avancées médicales qu'elle permet.

Le vrai problème est celui du fondement « scientifique » d'une idéologie positiviste cognitivo-comportementale. Sur ce point, Canguilhem n'a rien perdu de son acuité ni de son actualité. Le texte de l'épistémologue qui a inspiré Lacan pour son écrit « La science et la vérité » (4) a été reproduit dans *Les Cahiers pour l'analyse*, n° 1-2, précédé d'un « Avertissement » de Jean-Claude Milner.

La troisième section est consacrée à la psychologie comme « science des réactions et du comportement ». J'en extrais ici quelques citations essentielles, en recommandant la lecture du texte complet.

« [C]e qui caractérise, selon nous, la psychologie des comportements, par rapport aux autres types d'études psychologiques, c'est son incapacité constitutionnelle à saisir et à exhiber son projet instaurateur » (5). Canguilhem oppose les psychologies comportementales aux psychologies qui concernent la raison et les sens – dont Descartes ou Kant fournissent l'exemple. Il range sous cette seconde rubrique la psychologie du sens intime qu'illustre spécialement Maine de Biran. Et il y situe Freud tout en le présentant comme un cas particulier : « Le psychique n'est plus seulement ce qui est caché, mais ce qui se cache, ce qu'on cache, il n'est plus seulement l'intime, mais aussi – selon un terme repris par Bossuet aux mystiques – l'abyssal. » (6)



Canguilhem dit encore ceci : « Le psychologue [comportementaliste] est [...] un professionnel dont la « science » est le plus souvent inspirée par la recherche de lois inspirées par l'adaptation à un milieu socio technique et non pas nature, ce qui confère toujours à ses opérations de « mesure » une signification d'appréciation et une portée d'expertise. De sorte que le comportement du psychologue du comportement renferme quasi-obligatoirement une conviction de supériorité, une bonne conscience dirigiste, une mentalité de « manager » des relations de l'homme avec l'homme. » Ce texte écrit en 1943, au milieu de la seconde guerre mondiale est d'une clairvoyance stupéfiante.

Enfin il faut connaître la célèbre chute sur laquelle l'article se termine et que Lacan a repris dans « La science et la vérité » : « C'est (...) très vulgairement que le philosophe pose à la psychologie la question : dites-moi à quoi vous tendez, pour que je sache ce que vous êtes ? Mais le philosophe peut aussi s'adresser au psychologue sous la forme – une fois n'est pas coutume – d'un conseil d'orientation et dire : quand on sort de la Sorbonne par la rue Saint-Jacques, on peut monter ou descendre ; si l'on va en montant, on se rapproche du Panthéon qui est le Conservatoire de quelques grands hommes, mais si l'on va en descendant on se dirige sûrement vers la Préfecture de Police. »

Je ne me résous pas à terminer cet article sans citer de l'avertissement écrit par J.- C. Milner pour présenter le texte de Canguilhem cette phrase écrite en 1966 dans ce premier numéro du Cercle d'épistémologie de l'École Normale supérieure : il y a « nécessité, pour qui parle rigoureusement de la psychologie, d'y situer la dimension d'un silence : silence de la psychologie expérimentale sur l'énoncé qui la fonde, silence de la psychologie sociale qui, énonçant en clair le dissimulé d'une philosophie qui la récuse, se tait, du même mouvement, sur le lien qui l'y unit indissolublement [...]. Dans ce silence, ignoré comme tel, nous sommes convoqués à reconnaître la psychologie comme discours. Analyser ce discours serait y délimiter l'élément qui induit le silence, et le fait méconnaître ; spécifier cet élément comme moi de synthèse et de maîtrise est une tâche à présent nécessaire » (7).

*Intervention prononcée lors de la journée d'études de l'École de la Cause freudienne
« Irréductibilité de l'inconscient : une suppression manquée », 25 mai 2019.*

D'autres interventions seront publiées prochainement dans [Hebdo Blog](#)

*et dans Lacan Quotidien : **Inscrivez-vous ici pour le recevoir !***

1 : Freud S., *Malaise dans la civilisation*, Paris, PUF, Bibliothèque de psychanalyse, 1971, p. 91.

2 : « La dernière enquête Pirls (Progress in International Reading Literacy Study), réalisée en 2016 dans 50 pays et dévoilée mardi 5 décembre, montre les très faibles performances en lecture des élèves français scolarisés en CM1. La France est très loin derrière le peloton de tête emmené par la Russie, Singapour et Hong-Kong. » (Solenne Le Hen, [Francetvinfo.fr](#), 5 décembre 2017 disponible [ici](#)).

3 : Cf. Bruckert E., Cuneo L. & Le Fol S., entretien avec J-M. Blanquer, *Le Point*, 25 avril 2019, disponible [ici](#).

4 : Lacan J., « La science et la vérité », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 859 : « Il n'y a pas de science de l'homme, ce qu'il nous faut entendre au même ton qu'il n'y a pas de petites économies. Il n'y a pas de science de l'homme, parce que l'homme de la science n'existe pas, mais seulement son sujet. On sait ma répugnance de toujours pour l'appellation de sciences humaines, qui me semble être l'appel même de la servitude. C'est aussi bien que le terme est faux, la psychologie mise à part qui a découvert les moyens de se survivre dans les offices qu'elle offre à la technocratie ; voire, comme conclut d'un humour vraiment swiftien un article sensationnel de Canguilhem : dans une glissade de toboggan du Panthéon à la Préfecture de Police ».

5 : *Cahiers pour l'analyse*, n°1-2, Paris, Seuil, 1967, p. 87.

6 : *Ibid.*, p. 86.

7 : *Ibid.*, p. 74.





Les neurosciences, outil managérial des « réformes Blanquer »

par Johan Faerber

Les neurosciences, outil managérial des « réformes » Blanquer : l'affirmation demande explication et exige surtout son histoire, son récit, celle d'une idéologie en marche qui, désormais, préside aux décisions prises au sein de l'Éducation nationale, à commencer par la suppression manquée de l'inconscient et du travail dans les programmes de philosophie en Terminale.

Ce récit, c'est celui qui débute donc pour une fois autobiographiquement, un soir de mars, le jeudi 21 mars plus précisément. Alors que j'étais chez moi, je reçus le mail d'une amie enseignante de philosophie m'avertissant que l'Association des professeurs de philosophie de l'enseignement public venait d'avoir une réunion de travail sur les nouveaux programmes de Terminale dans le cadre des « réformes » Blanquer. Et, ô stupeur, deux notions enseignées jusque-là venaient à disparaître définitivement : le travail et l'inconscient. Dans le champ critique, ces deux notions renvoient en vérité à deux noms clefs de notre modernité, de notre philosophie du soupçon, à savoir Marx et Freud – qui sont les deux emblèmes sinon les deux synonymes théoriques du travail et de l'inconscient.

Très vite, j'écrivis un tweet pour faire part de ma stupéfaction, mais aussi immédiatement dénoncer l'évident caractère idéologique de la manœuvre, si grossier qu'il se voit contraint de se débarrasser de l'inconscient pour ne plus avoir de surmoi. Voici le tweet, lapidaire comme il se doit, que j'écrivis dans la foulée du mail de mon amie, assorti des

portraits de Freud et Marx : « Le nouveau programme de Terminale en philo vient de tomber : deux notions disparaissent et non des moindres : le Travail et l'Inconscient. C'est-à-dire Marx et Freud : qui a dit que la « réforme » Blanquer n'était pas idéologique et orientée politiquement ? »

La suite, on la connaît : le tweet fut partagé plus de 5000 fois, une avalanche d'articles dans la presse et de tweets s'ensuivit, et bientôt deux camps se dessinèrent. D'un côté, les plus nombreux ne cessaient de s'émouvoir de cette disparition. D'innombrables tweets d'élèves témoignaient, avec émotion, de ce que la découverte de Freud demeurait pour eux leur plus grand souvenir intellectuel de Terminale. De l'autre côté, des esprits chagrins, comme la France, terre de réaction, sait toujours seule en compter, avec violence, drapés des oripeaux de la science, ne cessaient soit de crier à la *fake news* au sujet de mon tweet et voulaient temporiser comme on euphémise, soit d'attaquer Freud sous forme de tribunes poussives, afin de sempiternellement dénoncer le charlatanisme de la psychanalyse accusée comme toujours d'être une secte.

Mais la fin de cette histoire, on la connaît heureusement aussi : devant une tempête médiatique et populaire rare, les notions de travail et d'inconscient furent finalement réintégrées au programme de Terminale. Dès lors, pourrait-on croire, tout paraît être rentré dans l'ordre. Mais peut-être n'est-ce là qu'une apparence car cette suppression et le soulèvement créé par ce simple tweet sont à traiter comme *un symptôme politique et social* : ils témoignent de la parlure idéologique qui déchire plus profondément notre société, et plus résolument les « réformes » Blanquer, et de la poussée managériale qui donne au macronisme son fondement ultime.

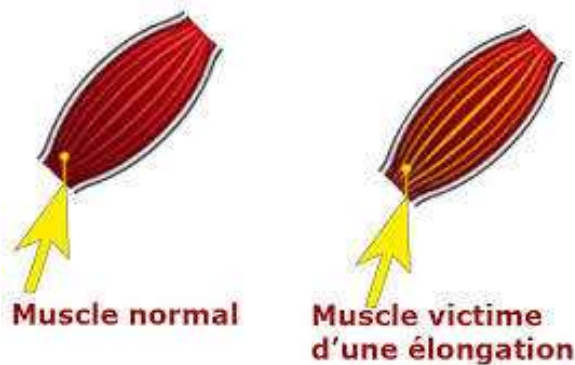
La disparition notamment de l'inconscient n'est en rien fortuite : elle participe non d'un lapsus, d'une erreur, d'un quelconque « bug », mais bien plutôt d'une vision systémique qui vise, on le comprendra vite, à supprimer, à censurer l'inconscient, à le nier et à faire disparaître purement et simplement toute notion de « sujet ». Car c'est cette notion qui, fondamentalement, disparaît des programmes de Terminale. Elle disparaît conjointement à deux autres notions qui, loin d'être là encore anodines, ne sont, pour l'heure, toujours pas rétablies : « autrui » ainsi que le « bonheur ». On mesure l'effroi et la violence. La critique serait facile, celle qui consisterait à dire que Macron, par la voix des « réformes » Blanquer, supprime le bonheur, et incidemment les moyens de le mettre en œuvre.



Pourtant, plus singulièrement, cette disparition du bonheur articule un point central, un point de jonction entre le sujet et autrui, comme s'il fallait que la pensée se vide de la pensée, de sa possibilité, de son Autre, de son réel contre lequel elle se cogne. Supprimer le sujet n'est jamais anodin non plus qu'il ne peut être fortuit, et peut-être peut-on se permettre ici de tracer deux pistes possibles d'explication de ce grand geste macroniste contre la psychanalyse puisqu'il faut le lire comme tel.

Il y a tout d'abord *une explication factuelle*. Cependant, les faits ne viennent jamais seuls, ils viennent toujours parce qu'ils sont provoqués par l'idéologie, à savoir la parole sourde mais continuelle qui les a engendrés et croit pouvoir les imposer comme *doxa* : il existe, à l'horizon le plus nu de cette suppression, une *parole furieusement endoxale* qu'il convient d'explicitier. L'explication factuelle tient ainsi en peu de mots, mais en beaucoup de conséquences. On le sait, Jean-Michel Blanquer se positionne depuis son arrivée rue de Grenelle comme un ardent défenseur des neurosciences. Mais que faut-il comprendre par « neurosciences » ? Que signifient-elles au regard de la psychanalyse ou *que veut-on leur faire signifier* au regard de la psychanalyse ? Pourquoi doit-on les voir, dans les discours qui sont tenus, comme *une anti-psychanalyse* ?

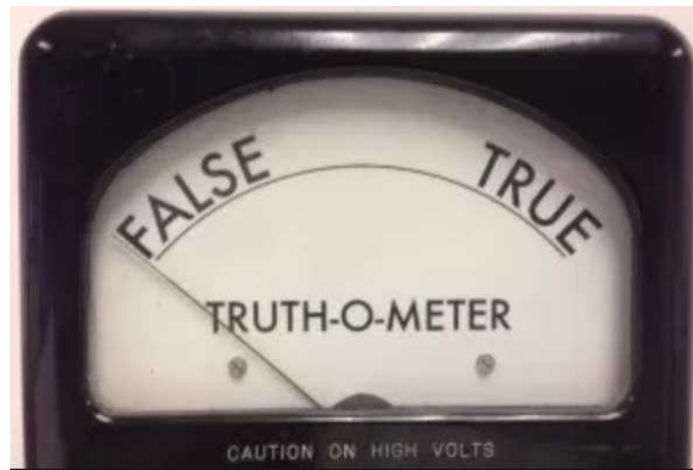
Avec les « réformes » Blanquer, les neurosciences restaurent une *idéologie*, celle du scientisme et du cerveau comme organe – un organe comme un autre. Ce que promeut le discours des neurosciences, c'est *la grande banalisation du cerveau*, qui est considéré comme le cœur, les doigts, les mains, à savoir un organe que l'on va pouvoir infiniment radiographier. Ici le cerveau n'est pas un discours : c'est un muscle et un muscle répond toujours à une tautologie : *un muscle est fait pour se muscler*. C'est pourquoi les neurosciences ne sont pas uniquement une science qui étudieraient les organes : c'est une science qui les manipule, et elle les manipule pour leur *faire dire quelque chose*. Et ce quelque chose qu'on fait dire au cerveau prend tout son sens et devient *audible* quand les neurosciences sont passées au filtre du scolaire et des « réformes » Blanquer.



À toute force, dans le discours qu'on tient sur elles et *depuis elles*, les neurosciences se dressent comme une anti-psychanalyse car elles se donnent comme un grand discours organiciste et mécaniste qui nie l'inconscient afin de restaurer un discours de toute puissance, un discours en vérité purement et féroce *managérial*. Il n'y a plus d'analyse à faire, de divan sur lesquels s'étendre tant les neurosciences annulent toute science pour vendre, à la vérité, non un discours scientifique, mais *un discours de développement personnel saupoudré de « vérités » scientifiques*.

Rien n'est plus cruellement évident à entendre par exemple que le discours clef de Stanislas Dehaene, promu avec J.-M. Blanquer président du Conseil scientifique de l'Éducation nationale, instance créée par celui-ci désirant matriciellement unir recherche scientifique et enseignement. Si la psychanalyse permet de mieux *comprendre*, S. Dehaene affirme, quant à lui, que les neurosciences permettent de mieux *apprendre* et d'*apprendre par cœur* : où l'école sert, par les neurosciences, à rabâcher ou – comme dirait Duras avec l'enfant Ernesto qui ne veut plus aller à l'école *apprendre* ce qu'il ne sait pas – à *rachâcher* (1). Foin de tout esprit critique, les neurosciences forment de parfaits apprenants, qui formeront de parfaits exécutants – des *rachâchants* pour paraphraser là encore Duras.

De fait, dans ses nombreuses interventions médiatiques, S. Dehaene dévoile cinq règles de l'apprentissage (2), de transmission de savoir qui indiquent le profond changement de paradigme dont la suppression de la notion d'inconscient n'est que la violence la plus patente. Pour les médias, portés par l'amour du *fact-checking*, les neurosciences sont des *faits* et non pas le colportage d'*interprétations* – comme si les neurosciences s'imposaient comme le *fact-checking* de la psychanalyse, son épreuve de vérité.



Voici ainsi les cinq règles qu'il s'agit de lire comme une éducation négative de ce que les neurosciences font à la psychanalyse. Il faut selon la 1^{ère} règle : apprendre à faire attention avec « l'attention exécutive » car, dit S. Dehaene, le cerveau est « une machine à apprendre extraordinaire » et aussi « un super ordinateur » ; 2^e règle : « parlez à vos enfants avec un vocabulaire de haut niveau » ; 3^e règle : donnez-lui des « challenges » ; 4^e règle : « bien dormir » pour consolider les apprentissages ; 5^e règle : « répétez » jusqu'à ce que cela entre.

On ne peut être que stupéfait de l'application des résultats des neurosciences à l'Éducation nationale tant s'y donnent à lire des injonctions d'une rare pauvreté sinon médiocrité absolue. En effet, si ces règles d'apprentissage, fruit d'années et d'années de recherche scientifique, paraissent bien plutôt relever du bon sens le plus élémentaire plus que d'autre chose, elles renvoient surtout à un apprentissage du discours managérial, à savoir *une négation de tout esprit critique*. « Apprendre à faire attention », c'est être concentré face à ce que son patron dit ; « parlez à vos enfants avec un langage de haut niveau » restaure le papamaman de la famille et clame un profond mépris ; les « challenges » sont directement hérités du lexique de l'entrepreneur ; le bien-dormir renvoie davantage à l'hypnose et l'obéissance tandis que « répéter » dit sans détours la grande transparence de l'ordre sans initiative personnelle.

Supprimer l'inconscient s'impose alors clairement comme ce geste qui installe un violent changement de paradigme dont l'idéologie est mise à nu : les neurosciences représentent une strate d'automatisation d'une pensée qui n'est jamais loin de la vision de l'homme-machine de La Mettrie, pensée presque ancestrale qui s'actualiserait de nos jours sous la forme des injonctions du *développement personnel qui est toujours à comprendre comme le service après-vente du management*. On ne veut plus d'inconscient puisque « l'homme Blanquer » surgit comme le manager dans un fantasme d'absolue maîtrise, épris d'une toute-domination qui nie strictement autrui.

Et, symétriquement, par leur promotion de la science contre l'interprétation, l'effort discursif des neurosciences consiste à reléguer la psychanalyse à une *pseudo-science*, donc fatalement à une *mystique*. La psychanalyse, ce serait, selon les neurosciences, comme l'astrologie des neurones. Car il s'agit de présenter implicitement la psychanalyse comme un lieu sans objet aussi bien qu'un lieu du discours sans objet et littéralement sans sujet : un discours sans fondement, une *non-science* comme si l'inconscient n'était qu'une ombre à étreindre. Mais, comme d'aucuns l'ont déjà affirmé avec justesse, cet éloge des neurosciences contre l'inconscient renvoie en vérité à une idée vieille comme la bourgeoisie, une idée que l'on peut aisément dater de la fin du XIX^e siècle, celle de la pente religieuse-scientiste du débat public. Le scientisme ne tient jamais debout tout seul : il a toujours besoin de Dieu pour avancer et doit à un moment ou à un autre littéralement s'articuler à un *Deus ex machina* pour faire marcher la machine. D'où la disparition du « sujet » comme notion au bac et conjointement l'arrivée aussi triomphale qu'inquiétante de « l'idée de Dieu » : en neurosciences, comme clef ultime du vivant, on a toujours envie de voir Dieu au bout du tunnel. Mais, pourrait-on dire, ça va être difficile de voir Dieu au microscope. J'espère qu'on aura des nouvelles bientôt.



Mais, au-delà de cette caricature de l'opposition des faits scientifiques à la puissance de l'herméneutique dont les « réformes » Blanquer jouent et qu'elles font jouer, plus que jamais avons-nous besoin de la psychanalyse qui est toujours à lire comme une *contre-rhétorique*, un outil linguistique qui défait la langue et dévoile sa furie politique. La psychanalyse, comme une *rhétorique noire* du management.

Et ici, pour conclure provisoirement, peut-être pourrait-on encore dire un mot, celui selon lequel il n'y a pas qu'une explication factuelle à ce geste macroniste contre la psychanalyse. Il y a, surtout, enfouie, tapie et blottie, une *explication politique*, celle qui veut toujours substituer l'Homme au sujet, la vérité à son procès et qui veut faire croire que la suppression de l'inconscient pourrait être réussie. Essayer de chasser l'inconscient par la fenêtre, il revient toujours par la porte, pourrait-on dire. Peut-être l'explication la plus lumineuse de cette suppression ratée est-elle à chercher du côté de Lacan, ou tout du moins une amorce de réponse à propos précisément de ce qu'il avançait de la vérité et de la science dans un article demeuré célèbre.

Il faudrait redire ici, en empruntant à Canguilhem une image que Lacan citait lui-même, combien *les neurosciences sont un toboggan qui mène du laboratoire à la préfecture de police* (3). Elles se tiennent comme une reconduite de la *technocratie* dont le cerveau devient, pour elles, le microcosme répressif alors que l'inconscient rejoue quant à lui une autre dramaturgie. L'inconscient se tient en définitive toujours comme la scène polémique même de ce qui politiquement dans la société demeurera irréductible aux discours : *le petit mot* pour faire chuter *le grand oral*.

Intervention prononcée lors de la journée d'études de l'École de la Cause freudienne
« *Irréductibilité de l'inconscient : une suppression manquée* », 25 mai 2019 – journée qui revenait sur la suppression de la notion d'inconscient dans les programmes de Terminale.

Parue aussi sur le site Diacritik à consulter à cette adresse :
<https://diacritik.com/2019/05/27/les-neurosciences-outil-managerial-des-reformes-blanquer/>

1 : *En rachachant*, film de Danièle Huillet et Jean-Marie Straub, 1982, d'après le conte de Marguerite Duras, *Ah! Ernesto* (1971). Disponible [ici](#).

2 : « 13 conseils pour mieux apprendre, par le neuroscientifique Stanislas Dehaene », vidéo diffusée par France culture, 9 septembre 2018, disponible [ici](#).

3 : Cf. Lacan J., « La science et la vérité », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 859.



Lacan Quotidien, « La parrhesia en acte », est une production de Navarin éditeur

1, avenue de l'Observatoire, Paris 6^e – Siège : 1, rue Huysmans, Paris 6^e – navarinediteur@gmail.com

Directrice, éditrice responsable : Eve Miller-Rose (eve.navarin@gmail.com).

Rédactrice en chef : Virginie Leblanc avec Pénélope Fay (virginie.leblanc@gmail.com ,
faypenelope@gmail.com).

Éditorialistes : Christiane Alberti, Pierre-Gilles Guéguen, Anaëlle Lebovits-Quenehen.

Maquettiste : Luc Garcia.

Relectures : Sylvie Goumet, Michèle Rivoire, Pascale Simonet, Anne Weinstein.

Électronicien : Nicolas Rose.

Secrétariat : Nathalie Marchaison.

Secrétaire générale : Carole Dewambrechies-La Sagna.

Comité exécutif : Jacques-Alain Miller, président ; Virginie Leblanc ; Eve Miller-Rose.

pour accéder au site LacanQuotidien.fr CLIQUEZ ICI